Document généré le 4 mai 2024 11:12

XYZ. La revue de la nouvelle

Les plans d'origine

Camille Deslauriers

Numéro 146, été 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95665ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Deslauriers, C. (2021). Les plans d'origine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 23–26.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les plans d'origine

Camille Deslauriers

Quand le feu a pris, Gisèle a tout de suite pensé : *enfin. Enfin débarrassée d'elle*. Ensuite, seulement, elle a songé : *Mon Dieu. Les clients*.

•

Depuis l'enfance, une seule devise : détester tout ce qui lui viendrait d'elle. Et surtout, ce prénom. *Gisèle*.

A-t-on idée de léguer le Gîte de la Pointe à sa fille en précisant qu'*on y réserve une chambre ad vitam aeternam* — d'écraser son destin comme ça sous une pierre, noir sur blanc, dans un mandat d'inaptitude, avant de perdre la mémoire, les bonnes manières, la continence et la décence pour de bon ?

Gisèèèèèèèèle.

Ce prénom dans sa bouche : une volée de corneilles qui rôdent autour d'un gibet.

Gisèèèèèèèèle.

Un mélange de mort et de zèle. Un augure qui préfigurait la fatalité en héritage.

Du matin au soir et du soir au matin, se plier aux mille et un caprices de la Mère et des touristes, leur servir ces horreurs qu'elle, *Gisèèèèèèèèle*, ne mange plus parce qu'elle est pesco-végétarienne. Se lever dès l'aube pour frire du bacon et des saucisses, enfourner des tourtières, préparer des cretons, des fèves au lard et des omelettes au jambon même si le cœur lui lève. Pire qu'entrer en religion.

Et cette maudite habitude de la Mère. Parler d'elle au *on* ou au *nous*.

•

Gisèèèèèèèèèle, câlice, on crève de faim icitte, à deux heures du matin. La Mère. Encore elle. Une volée d'outardes désorientées dans la voix.

Gisèle, câlice. Ce sacre devenu nom de famille, ces phrases incomplètes, vindicatives, cet index arthritique pointé vers les objets pour exiger que sa fille réponde à l'urgence impérieuse du moment : l'instrument de musique, la bouteille de gin ou le verre d'eau, le changement de couche et quoi d'autre encore.

Gisèle n'en peut plus d'entendre cette ancienne cloche d'institutrice héritée d'une grand-tante que la Mère, sénile, agite, agite, agite, pour qu'elle lui obéisse illico. Ni le pipeau qui siffle en rafales stridentes, comme un vent fou traversant la maison d'est en ouest, une musique incertaine à la poursuite d'une partition en fugue.

Miiiiiiiiiiiiiii. Do dièèèèèse. Siiiiiiiii. Pire qu'une classe de flûte à bec, la Mère.

De quoi devenir cinglée.

Gisèèèèèle, ar-ke. Le tue-mouches. En plein hiver.

Giiiiisèle, viiiiiite, notre verre, viiiide. Alors qu'il est plein.

Gisèèèèle, le poêle. On a frette que l'christ. Il fait 32.

Gisèèèle, notre culotte. Câlice. Ça pue. Les deux fesses immergées dans le bain.

Heureusement, elle se tait quand il y a des clients. Elle redevient alors une vieille dame presque digne, muette, indifférente et sourde, que Gisèle installe devant la fenêtre et qui se berce face à la baie, en ruminant le silence.

•

Il a suffi de quelques campeurs et d'un feu sur la grève pour que la Mère s'envole en fumée.

Morte et incinérée illico, la Marâtre.

•

Mon Dieu, les clients.

Pris feu pris feu pris feu.

Le temps de composer le 9-1-1, d'évacuer le gîte, de s'assurer que Monsieur et Madame Smith comprenaient bien : il s'agissait d'un incendie et non d'un exercice, et Gisèle s'imaginait déjà une autre vie. Changement de prénom, avenir qu'elle tisserait seule et qui serait aussi coloré qu'un tapis marocain, doux comme des coussins de velours, plus soyeux que le duvet d'un sphinx ou les poils d'un maine coon.

Et pourtant.

Un mois après l'incendie, la grosse cloche rouge d'institutrice que la Mère agitait pour qu'on lui obéisse résonne encore dans les décombres.

Le gîte touristique : un rocher de Sisyphe.

L'architecte n'entend même pas les idées de Gisèle. Le spectre de la Mère est là — et l'architecte obéit. Il dessine ce qu'on lui dicte depuis l'invisible, d'une voix de mouette éraillée qui n'en finit plus d'exiger *qu'on reconstruise la maison ancestrale en respectant les plans d'origine, au millimètre près*.

•

Gisèèèèèle. La Mère. Un corbeau qui la pourchasse au-delà du deuil. À toute heure du jour et de la nuit : *ding, ding, ding, ding*. La cloche rouge de la Mère entre ses tempes.

Exit, les rêves de réorientation en techniques de santé animale. Les plans d'origine ont été respectés. Les bourgeois carnivores planifient déjà leurs vacances au Bic, ils attendent la réouverture du Gîte de la Pointe, il ne reste plus qu'à préparer confitures et cretons avant de poser la nouvelle enseigne identique à l'originale, en cèdre pyrogravé, où deux tourterelles tristes roucoulent pour l'éternité, prisonnières de leur cri.

•

De retour aux fourneaux, Gisèle.

Mais la Mère est furieuse. Elle a beau courir de long en large, passer, repasser dans les couloirs, s'infiltrer sous les couvertures, s'agiter dans sa berceuse, tenter de décoiffer sa fille, *on* dirait qu'*on* n'a plus de pouvoir. Comme si *on* était soudain réduite à un courant d'air frisquet, une brise frivole.

Ça sent les carottes, les poireaux, les courgettes. Ça embaume les œufs, le thon, les crevettes et les sardines jusqu'au deuxième étage du gîte, car Gisèle, fébrile, cuisine maintenant des pâtés maison et des friandises santé pour ses chats.

Les boîtes à fleurs sont envahies par la cataire et la valériane.

Le jardin a été remplacé par un champ de bleuets sauvages.

Les plans d'origine ont été respectés, mais l'enseigne a été repeinte et les odeurs du logis sont maintenant les siennes. Plus question d'obéir à la Mère ni de trembler devant son spectre.

Gisèle a délié le destin. La Mère n'est plus qu'un fantôme translucide dans une maison conquise : le Refuge de la Pointe ouvrira bientôt ses portes à toute une ménagerie. D'ailleurs, elle s'appellera désormais Marjolaine et elle balaiera la Morte, pour de bon, sous le tapis avec les moustaches oubliées des félins devenus reines et rois.

Partout, des paniers, des coussins, des jeux interactifs et tant pis pour les poils. Des roulades, des ronrons, des *vrrrrout*, des *briiiiiiiii*, des *broulx*. Des courses et des poursuites dans les escaliers, des grattoirs et des échelles en cordes. Des câlins et des rires infinis. Toute une gamme de miaulements, des museaux humides et des petites oreilles pointues.

Chacun des chats possède une suite où se dresse un aquarium gigantesque. La terrasse s'est métamorphosée en un énorme catio.

Les *miiiii*, les *siiiii* et les sacres de la Matriarche se sont éteints définitivement, remplacés par le violoncelle de David Teie. L'ombre de la Mère pourrit sous les fanes de navets et de céleris-raves du compost. *Et nous, les os, devenons cendres et poudres.*

Au gîte, dorénavant, les animaux règnent.